

A Buenos Aires, 350 films en forme de cicatrices

BUENOS AIRES

de notre envoyé spécial

Le programme de documentaires argentins que propose le 6^e Festival de cinéma indépendant a été baptisé « Traces du réel », mais le terme de « cicatrices » paraît plus approprié. Quelques jeunes cinéastes ont entrepris l'exploration de ce dernier tiers de siècle : des grandes luttes ouvrières des années 1960 à la débâcle du régime de Carlos Menem, en passant par le retour de Peron et l'extermination des « subversifs » par le régime militaire, le plus meurtrier qu'ait connu l'Amérique latine.

Errepé fait parler les dirigeants survivants de l'ERP (Armée révolutionnaire du peuple), branche armée d'un parti trotskiste, qui choisit la voie militaire dans les années 1960. Les deux réalisateurs, Gabriel Corvi et Gustavo de Jesus, ont 36 et 40 ans. Ils se contentent de laisser parler leurs aînés, entre autocritique et autojustification, qui passent du regret de ne pas avoir été là pour leurs enfants à la fierté de n'avoir jamais trahi leurs idéaux.

Los Perros, d'Adrian Jaime, propose un portrait d'un des militants de base de cette même ERP, aujourd'hui chauffeur de taxi. Ce thème

revenait dans d'autres sections, parmi les 350 films que propose le festival jusqu'au 25 avril. Une salle comble, frémissante d'indignation, a assisté à la projection du documentaire français *Escadrons de la mort, l'école française*, que Marie-Monique Robin a réalisé pour Canal+. A Buenos Aires, ce sont moins les aveux tranquilles du général Aussaresses (qui forma les militaires argentins à la « guerre révolutionnaire ») qui ont révolté que l'absence de repentir des généraux des pays du cône Sud, surpris par la réalisatrice dans la défense de leur stratégie d'élimination sans jugement des « subversifs ».

Caballos en la ciudad (Des chevaux dans la ville), d'Ana Gershenson, suit la vie quotidienne de familles victimes de la récente catastrophe financière ; faute de travail, celles-ci ont acheté un cheval et bricolé une carriole afin de récupérer vieux papiers et métaux à travers les rues. Cette chronique du dénuement et de la débrouillardise était comme le contrepoint intime, mais pas moins douloureux, du fracas des batailles passées.